

VIVE LA CRISE !

L'éditorial d'Hugues de Jouvenel

Bonne année, chers lecteurs ! Formuler de tels vœux à l'aube d'une année que tout le monde anticipe comme désastreuse, peut paraître incongru, sinon d'un cynisme inconvenant. Ces vœux, pourtant, sont d'autant plus sincères que la « crise » constitue peut-être un choc salutaire, un défi formidable pour tous ceux qui, tels sans doute les lecteurs de Futuribles, plutôt que considérer qu'ils sont les victimes d'un avenir inéluctablement dramatique, entendent être les artisans d'un avenir qui reste très largement à construire. Ainsi, oserais-je dire, sans négliger l'ampleur et l'impact de la crise, que celle-ci constitue peut-être, au moins pour une part, une fantastique opportunité. Loin de moi l'idée que les raisons de craindre sont sans fondement, mais je veux croire cependant que celles d'espérer ne sont pas non plus négligeables.

Je commencerai par évoquer — sans prétendre ici en faire l'inventaire — quelques-uns des dysfonctionnements d'une société qui ont, à mon avis, joué un rôle accélérateur dans le développement d'une crise qui, elle-même, n'a fait que les rendre plus saisissants. La crise qui aujourd'hui suscite le plus d'inquiétude est celle qui, à l'issue de celle des subprimes, a entraîné en cascade un krach financier et une crise économique peut-être sans précédent, en raison notamment d'une mondialisation (et donc d'une montée des interdépendances) qui s'est dévelop-

pée à vive allure, sans s'accompagner symétriquement du développement d'instances et de procédures de régulation et de gouvernance adéquates au niveau international. On le voit bien, nos vieilles institutions intergouvernementales apparaissent démunies devant l'ampleur du phénomène et, même au sein de l'espace européen, chaque État en définitive en vient à établir son propre plan de sauvetage.

Mais cette crise n'est-elle pas aussi la résultante (un précipité) de nombreux dysfonctionnements fort anciens que personne ne voulait voir, a fortiori auxquels nul n'eut le courage de s'attaquer en temps opportun. Je n'en citerai que quelques-uns, souvent traités dans Futuribles. Ainsi en est-il d'un modèle de développement d'inspiration occidentale qui, de longue date, me semble insoutenable, en raison notamment des prélèvements inconsidérés qu'il entraîne sur des ressources naturelles limitées, et des dommages qu'il inflige à l'écosystème, l'émission de gaz à effet de serre n'en étant qu'un exemple, néanmoins emblématique eu égard aux bouleversements climatiques qui en résultent et à leurs conséquences en chaîne. Et il allait de soi qu'à mesure que d'autres pays aussi peuplés que la Chine ou l'Inde adopteraient le même modèle de développement (pourquoi n'y auraient-ils pas droit ?), la catastrophe surviendrait encore plus vite.

Ainsi en est-il de la foi excessive accordée à l'idée de progrès réduit à sa seule dimension économique et donc mesuré à l'aune de la croissance du produit intérieur brut (PIB). Cet indicateur dont Denis de Rougemont disait joliment qu'il habitue les pouvoirs à donner tous leurs soins au coûteux de l'existence, à ce qui coûte cher, mais à négliger le précieux, ce qui nous est cher et, dans le conflit qui les oppose, à tricher systématiquement en faveur de la technosphère aux dépens de la biosphère ¹. En rappelant cela, je n'entends point m'ériger en apôtre de la décroissance mais rappeler tout de même que l'OCDE elle-même, à l'issue d'une réunion ministérielle de 1970, affirmait que « la croissance n'est pas une fin en elle-même mais plutôt un moyen de créer des conditions de vie meilleures, [...] qu'il importe de prêter davantage d'attention à ses aspects qualitatifs et de définir les politiques à suivre à l'égard des grandes options économiques et sociales ² ».

Ainsi en est-il aussi de la foi non moins excessive accordée au progrès de la science et des technologies dû par ce que Jean-Jacques Salomon appelait « le complexe du délice technique », la soif insatiable des scientifiques de toujours produire de nouvelles connaissances et de nouvelles techniques sans le moins du monde se préoccuper des usages qui en se-

ront faits ni a fortiori s'encombrer de considérations éthiques, philosophiques, morales ou politiques. Jean-Jacques Salomon, qui montra si bien combien ces nouvelles technologies étaient ambivalentes et pouvaient faire l'objet des meilleurs comme des pires usages, et qui, après avoir tant travaillé sur l'histoire de l'atome, nous alertait dans *Futuribles* sur les risques de dérives liés aux recherches génétiques ³.

La crise récente ne serait-elle pas la résultante de ces dysfonctionnements, le reflet en vérité d'une crise plus profonde, non seulement du capitalisme mais aussi d'une civilisation ? Et alors, me direz-vous, que faire ? Je crois qu'il faut cesser d'imaginer que la crise n'est qu'un accident momentané en attendant que les choses rentrent dans l'ordre, qu'il faut tout au contraire nous atteler à inventer et à construire une autre société, et ne surtout point attendre que celle-ci nous soit imposée. Un vaste chantier s'ouvre donc brutalement faute d'avoir effectué les adaptations nécessaires de manière progressive. Je forme en conséquence l'espoir que l'année 2009 sera marquée par une mobilisation sans précédent de toutes les capacités humaines pour relever avec succès ce fantastique défi, et donc par le jailissement à tous les niveaux d'initiatives nouvelles, fût-ce au prix d'un désordre nécessaire à la création. ■

1. ROUGEMONT Denis (de). *L'Avenir est notre affaire*. Paris : Stock, 1977.

2. Communiqué de presse du Conseil des ministres de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), 21 mai 1970.

3. SALOMON Jean-Jacques. « Le clonage humain : où est la limite ? » *Futuribles*, n° 221, juin 1997. Voir également son livre magistral *Les Scientifiques. Entre pouvoir et savoir*. Paris : Albin Michel, 2006.